

NAÏVETÉ

Un bavard parlait de mon livre
Et disait d'un ton résolu :
"Cet ouvrage ne saurait vivre !...
"Dieu merci, je ne l'ai pas lu."

BENJAMIN SULTE.

LES BAS-VESTIERS

(Suite)

Quand le voyageur a traversé, sur les ailes de la vapeur, les plaines fertiles de la Beauce et les grands champs plantés de chanvre du Haut-Maine, il se trouve soudainement en face d'un pays tout différent d'aspect. C'est l'Ottawa après le St-Laurent. Les petites collines sablonneuses, sur lesquelles la vigne aime à étendre ses ceps, s'échelonnent transformées en montagnes de granit. Leurs sommets nus ou ombragés çà et là de chênes séculaires jettent fièrement vers le ciel leurs pointes de rochers ou leurs couronnes verdoyantes.

Les géographes ou les hommes à compas, qui n'estiment les choses qu'à la valeur des chiffres, appellent cette chaîne de montagnes, les *Collines du Maine*. Nous, nous les appelons les *Alpes mancelles*. Ah ! c'est que pour nous, elles sont même plus que les Alpes n'ont été pour l'Italie : Annibal et Napoléon purent franchir les Alpes italiennes ; ni la révolution sanglante de 93, ni les hordes barbares des Prussiens de 71 ne purent escalader les nôtres.

La voie ferrée les a tournées et les suit dans leur longueur. Le voyageur en fait autant. Mais voilà que, tout à coup, son front est devenu pensif et son regard profond. Au ciel bleu du Mans a succédé le ciel gris de Laval ; le granit sévère a remplacé la brique plus gaie du Haut-Maine ; la température est devenue plus fraîche, et, sous ses yeux, s'étendent des deux côtés de la voie de vertes prairies, sillonnées en tous sens par de capricieux ruisseaux.

Est-ce donc là le Bas-Maine ? Non, pas encore ; c'en est seulement le vestibule.

Ici, la terre, ouverte par la charrue, blanchit sous les rayons du soleil ; celle du Bas-Noire est brune ou même noirâtre. Ici, les champs sont grands, à peine séparés les uns des autres par des clôtures légères ; au Bas-Maine, chaque champ étroit et petit est un vrai camp fortifié avec ses profonds fossés et ses remparts élevés. D'ailleurs, je ne vois pas encore la fleur blanche de mon blé noir, je ne respire pas encore l'odeur parfumée du genêt aux fleurs d'or ; surtout, je ne sens pas encore le mystère profond dont les arbres pressés entourent le village solitaire.

Ce n'est pas encore le Bas-Maine ! ce n'est pas encore le pays des Bas-Vestiers.

Voyageurs pour notre plaisir, laissons, si vous le voulez bien, ce wagon où l'on étouffe, et, dans une voiture assez semblable aux mémorables calèches de Québec, suivons, au petit trot de notre cheval, cette route qui s'étend sur notre gauche comme un onduleux ruban. Trois fois déjà elle s'est nommée route nationale, deux fois route impériale. Le paysan, qui a la mémoire du cœur, l'appelle de son nom de baptême : *route royale* ; paysan nous-même, nous lui garderons ce nom et la prendrons sans crainte, car elle est, grâce à Dieu, plus solide et plus sûre que les divers gouvernements qui la rebaptisèrent si souvent.

A peine avons-nous parcouru une dizaine de kilomètres et traversé la Grande-Rivière, la Mayenne, que soudain la scène change entièrement. Du haut d'un tertre élevé, l'œil ne voit, de tous côtés, que les cimes élançées des arbres : on dirait une immense forêt. Ici et là, cependant, apparaissent dans le lointain, avec le clocher de l'église qui domine tout, l'humble tourelle de la gentilhommière et la tour majestueuse du château-fort. C'est l'Aulne avec sa verte pelouse et son bocage délicieux ; c'est Montgiroux, si élégant et si hardi sur son roc de granit, au bord de la rivière ; c'est la Marie mystérieuse derrière son épais rideau de hêtres et de châtaigniers ; c'est Mythème, la Jametière, etc., etc. Mais passons : la douce hospitalité que nous recevrons là du bourgeois-gentilhomme aussi bien que des descendants des du Hercé ou des derniers rejetons des Montmorency-Laval pourrait nous faire oublier le but de notre voyage.

Plus nous avançons, plus la nature est belle. La rivière indomptée roule ses eaux limpides sur les cailloux argentés ; l'herbe croît partout, touffue et épaisse, sur les bords du chemin, et, si l'on a laissé derrière soi les saintes horreurs de la montagne, on trouve, à chaque pas, le sourire calme et délicieux du vallon doucement incliné, le ravin profond et le gracieux bocage de noisetiers ou de cerisiers sauvages. Ici et là encore, au beau milieu du champ qui confine à la route, ou sur le bord du fossé, un gros bloc de granit est resté comme un témoin éternel des révolutions passées, et, ce qui me plaît surtout, c'est que ni la mine dévastatrice, ni l'af-

fiche barbare n'a encore défiguré ou souillé l'œuvre de la main divine.

De temps à autre, une petite maisonnette, à un seul étage et avec une étroite fenêtre grillée, vient nous rappeler que nous sommes dans un pays surabondamment peuplé. Il n'y a rien de luxueux dans l'apparence de ces demeures ; généralement, c'est la nature qui s'est chargée des frais de décor ; mais tout est propre, tout respire l'aisance. Le rideau blanc se détache sur les feuilles de la vigne qui entoure la fenêtre et le myrte, le rosier et le fuxial marient leurs fleurs et leurs parfums avec l'églantier, la violette et la pâquerette. Souvent ou même toujours, la madone a sa niche bien fleurie au-dessus de la porte d'entrée. Le Bas-Vestier a une confiance sans bornes en Marie : au fond, il a raison.

Le village, lui aussi, attire notre attention. L'unique rue sur laquelle il s'étend le plus souvent, le nom historique ou pittoresque qu'il porte, le vallon auquel il est adossé, et surtout les vieilles églises et maisons dont il se pare, sont, pour l'étranger, autant de choses qui donnent au village du Bas-Maine un cachet particulier.

Que de fois, pour ma part, j'ai ressenti plus que de la vénération, cette espèce de terreur religieuse qui terrasse et qui ne s'analyse pas, en pénétrant sous les voûtes noircies et huit fois séculaires d'une simple église de village ! A la vue de ces longues statues de chevaliers ou de châtelaines, sculptées sur la pierre tumulaire qui recouvre leurs restes, à la vue de la vieille inscription, presque illisible sur la plaque de marbre, sur laquelle se trouvaient gravés les noms et titres de vieilles familles encore existantes, je sentais mon imagination et mon cœur remonter vers ces époques calomniées, où l'homme était encore quelque chose, parce qu'il pensait à Dieu.

Mais avançons et laissons sur notre chemin bien des souvenirs historiques. Ne parlons même pas des nouveaux points de vue que chaque côte gravie, que chaque détour de la route accidentée présente à notre admiration. Le chemin creux tapissé de mousse, l'étang limpide, le ruisseau serpentant dans la prairie, l'oiseau qui gazouille dans le taillis, la haie d'aubépine, l'ajonc aux fleurs jaunes et aux pointes acérées, la maison basse et vieillie, tout nous annonce notre arrivée au Bas-Maine. Au reste, ces signes ne nous le diraient-ils pas que nous le pourrions deviner : le garçon de ferme siffle ou chante en conduisant ses bœufs ; le petit enfant, qui revient de l'école, nous regarde avec une curiosité mêlée de crainte, et la vieille femme tourne son rouet à la porte de sa demeure.

Encore une rampe à monter, et nous pourrions dire avec le poète patriote :

Voyez là-bas penché sur sa colline,
Plein d'avenir dominant le canton,
Des temps meilleurs chère et noble ruine,
Prosternez-vous, c'est l'antique Gorron !
Ceint de fossés et d'épaisses murailles,
Le noir donjon de ton château royal
Connut jadis la gloire et les batailles.
Salut ! salut ! ô castel féodal.

Bientôt, je l'espère, nous ferons ensemble un séjour de quelques heures dans cette belle petite ville, et peut-être, après l'avoir connue, serez-vous les premiers à chanter avec ses habitants :

O mon pays, je viens de te rendre hommage,
De mon amour que ce chant soit le gage !
Vive Gorron ! mes goûts, mon cœur,
Là tout me dit : c'est le bonheur !

GIULIO.

La lumière électrique est devenue chose si commune à Montréal, que nous n'y prêtons presque plus attention.

Après avoir admiré ce splendide luminaire sur nos quais, pendant deux étés, nous avons vu, cet hiver, des citoyens entreprenants faire éclairer à leurs frais la plus belle partie de la rue Saint-Jacques, pendant que les plus grands manufacturiers adoptaient cette lumière pour leurs ateliers.

Le nombre des citoyens qui se servent de l'électricité pour l'éclairage de l'intérieur ou de l'extérieur de leurs établissements augmente de jour en jour. Les photographes même ont commencé à prendre des photographies à la lumière électrique.

On ne passe presque plus dans une grande rue de la ville, le soir, sans rencontrer un ou plusieurs foyers électriques.

Le dernier essai dans ce genre est fait actuellement dans la rue Saint-Laurent, qui est éclairée à l'électricité entre les rues Craig et Lagauchetière. On continuera à poser des lampes jusqu'à la rue Sainte-Catherine.

Montréal est loin d'être en arrière des autres villes pour les grandes améliorations. Puisqu'elle est la quatrième ou cinquième ville de l'univers où le téléphone est le plus en usage, pourquoi ne serait-elle pas une des plus remarquables parmi celles qui se servent de la lumière électrique, après avoir été la première au monde à éclairer un espace de deux milles et demi (les quais) au moyen de ce luminaire.

NOS GRAVURES

Nos amis ailés

Nos paysans qui se croient éclairés clouent des chouettes et des chauves-souris sur la porte de leurs granges : "C'est pour l'exemple, disent-ils ; le supplice public de quelques scélérats à poil ou à plume doit forcément intimider les autres."

Tandis que ces cadavres innocents se putréfient au profit des mouches charbonneuses, les souris mangent le grain de l'ingénieur paysan, les moucheron piquent les mains et la figure. Eh ! bonhomme, tu n'as que ce que tu mérites. En immolant tes alliés, tu t'es livré, corps et bien, à tes ennemis. Si ces *chauves-souris* étaient vivantes, elles happeraient les moucheron qui t'incommodent ; si tu n'avais pas assassiné cette pauvre chouette, elle purgerait ton grenier de rongeurs qui le pillent. Un cultivateur attentif a suivi patiemment les allées et venues d'une *chouette*, sa voisine ; il l'a vue, en vingt-et-un jours, rapporter cent dix rongeurs à son nid. Que t'en semble ? Comprends-tu maintenant le sens intime du mot chat-huant ? Les chats à quatre pieds que tu nourris te rendent-ils autant de services qu'un chat-huant, qui se nourrit lui-même ? La chouette, si stupidement décriée, vit aux dépens des souris.

Le *corbeau* et la *pie* mangent les vers blancs du hanneton. Le *coucou*, ce polisson ailé, a cependant un mérite : il attaque, lui seul, les grosses chenilles venimeuses, qui font peur à tous les autres oiseaux. L'*étéourneau* vit d'escargots et de sauterelles ; la *grive* dévore les gros vers mous et les limaces ; le *merle* perce à coups de bec les coquilles des plus gros limaçons et la *carapace* des cerfs-volants les plus terribles ; le *bruant* avale les guêpes comme des pilules ; le *moineau* dîne et déjeune de hannetons au printemps ; la *huppe* dévore les horribles courtillères.

Le *pievert* ne frappe pas du bec contre les arbres pour les détruire, mais pour y chercher les cossus et les scolytes qui les détruisent. Le *rouge-gorge* se nourrit de moucheron et de tipules, le *roitelet* de vers et de cousins, le *loriot* de sauterelles, le *linot* de pyrales, le *grimpeur* de cloportes, la *fauvette* de pucerons, le *bouvreuil* d'œstres et de chenilles processionnaires, le *bec-croisé* de cloportes et de cantharides, le *bec-fique* de criquets, la *bergeronnette* de charançons.

Connaissez-vous un enseignement plus pittoresque que celui-ci ? Dans une cage élégante et vaste, on logerait un groupe de *tourterelles*. On placerait à leur portée deux petites mangeoires d'égale contenance, dont l'une serait remplie de graines, que nous mangeons nous-mêmes, et l'autre des semences inutiles ou nuisibles qui étouffent nos récoltes et empoisonnent nos champs. Le public verrait par ses yeux que les petites tourterelles préfèrent la mauvaise à la bonne, et qu'elles se nourrissent bien plutôt à notre profit qu'à nos dépens.

Un peu plus loin, deux *chardonnerets* passeraient leur journée à dévorer la graine de chardon, cette implacable ennemie de nos cultures.

La *taupe* est notre alliée la plus utile contre l'odieuse hanneton, qui nous mange plus de cinq millions, année commune. Le *moineau* ne s'attaque qu'à l'insecte parfait, qui vit peu de jours, et détruit seulement les fleurs et les feuilles.

C'est à l'état de larve ou de ver blanc que le hanneton commet ses plus grands crimes. Il mine le sous-sol en tous sens et tue les plantes par la racine. On a vu des jardins périr, des forêts se dépeupler par le travail invisible du ver blanc.

Les *corbeaux*, les *corneilles*, les *pies*, qui vont sautilant derrière le laboureur, saisissent tous les vers blancs que la charrue a découverts ; mais ces respectables oiseaux ne peuvent les chercher sous terre. La *taupe*, qui a le sous-sol pour lieu naturel et qui s'y meut avec autant d'aisance que le poisson dans l'eau, la *taupe*, dirigée par un odorat qui supplée pour elle à la vue, est un insatiable destructeur. Elle est le fléau d'un fléau, cela devrait nous la rendre chère. Elle a d'autres mérites encore : elle draine les sols les plus imperméables, elle amène à sa surface, sous forme de taupinières, des quantités de terrain ameubli, divisé, qu'un simple râteau éparpille utilement sur les prairies. Le paysan, le jardinier ne voient rien, sinon que la *taupe* dérange quelques semis, accidentale la surface polie d'une pelouse ou d'un pré, dévie quelques irrigations. Ils lui font payer par la mort ses fautes vénielles, sans comprendre qu'elle les a rachetées au centuple. Un stupide et obstiné préjugé l'accuse de dévorer les racines, quoiqu'elle soit décidément, manifestement, exclusivement carnisière, ce qu'il serait facile de démontrer.

Creusez dans un coin du jardin réservé une cuve maçonnée d'un mètre cube ; enfermez-y une *taupe*, jetez-y autour d'elle tous les matins une provision de fruits, de fleurs, d'herbes et de racines diverses avec un cent de vers blancs : le public verra par ses yeux que tous les végétaux seront intacts à la fin de la journée, et que tous les vers blancs seront détruits.